

José Carlos Mariátegui et Álvaro García Linera

**Indianisme et paysannerie
en Amérique latine**

socialisme et libération nationale

Préface de Harry E. Vanden et Marc Becker

Postface de Pierre Beaudet

Textes réunis par Pierre Beaudet



EDITIONS
SYLLEPSE

Préface

L'Amauta :

la vie et l'œuvre de José Carlos Mariátegui

Harry E. Vanden et Marc Becker¹

DEPUIS maintenant quelques décennies, le modèle néolibéral est sévèrement mis à mal en Amérique latine. Un peu partout dans l'hémisphère, les rapports de classe se restructurent, les dominés prenant de plus en plus de place. Traditionnellement subordonnée aux États-Unis, la place d'une Amérique latine se transforme dans le monde. Diverses solutions par rapport au « modèle » dominant sont avancées.

Certes, le processus ne date pas d'hier. Les transformations ont une histoire, y compris dans l'évolution des idées. D'où l'importance de relire ceux et celles qui ont développé des perspectives critiques dans le passé. À vrai dire, plus que d'autres régions du monde, l'Amérique latine a été et est intellectuellement plus à gauche. Le marxisme sous toutes ses formes y occupe toujours une place importante. Parfois sectaire, parfois dogmatique, le marxisme latino-américain est également créatif, innovateur, brillant, capable d'ouvrir des chantiers originaux à partir de la théorie marxiste.

-
1. Traduit de l'anglais par Jean-Guy Vézeau et Pierre Beaudet. Harry E. Vanden est professeur de science politique à l'Université de South Florida (Tampa). Marc Becker est professeur d'histoire à l'Université Truman State (Kirksville, Missouri).

En scrutant ce paysage remuant, une personne ressort du lot. Ce penseur a nourri les premiers questionnements marxistes de Che Guevara. Il devient le champion des peuples indiens. Il affirme le potentiel révolutionnaire des paysans. Il ouvre la porte à ce qui n'est pas encore nommé le féminisme. Il résiste à la stalinisation des partis marxistes. Cette personne, c'est l'*Amauta* (le « sage » dans la langue Quechua), José Carlos Mariátegui.



Mariátegui naît dans une famille très modeste, où il est exposé très jeune à l'influence d'Indiens, de Métis, d'Africains et d'Européens de la *sierra* (les hauts plateaux) et des zones côtières. Il interagit avec l'élite intellectuelle de Lima, mais aussi avec les prolétaires, les paysans et les mineurs. Plus tard, Mariátegui a la chance de parcourir l'Europe pendant de longs mois, au cours desquels il s'engage dans de nombreuses activités politiques, littéraires et même scientifiques en espagnol, en italien et en français.

Tout au long de sa vie, Mariátegui cherche à dénouer l'énigme des sociétés non occidentales comme la sienne. Il « pérouanise » le marxisme, il l'ancre dans les réalités nationales. Souvent, ses hypothèses sont décapantes, elles divergent de l'orthodoxie marxiste, qui reste dans une large mesure confinée à des cadres rigides. Pour lui, le marxisme n'est pas une « œuvre complétée », mais un terrain qui évolue, un outil qui doit être révisé et qui doit s'adapter sans cesse. D'emblée, Mariátegui sort des sentiers battus par rapport à une certaine conception de la transformation sociale. Il explore les éléments subjectifs comme la nécessité de l'éducation et de l'organisation du prolétariat dans le but de définir une stratégie, qui peut mener la société vers l'action révolutionnaire.

Loin d'attendre des changements « objectifs », les révolutionnaires doivent être volontaristes et stimuler l'intervention populaire. Autre bifurcation, Mariátegui estime, encore là à contre-courant d'une certaine orthodoxie marxiste, que les paysans occupent une place névralgique. Ils ne sont pas une « masse réactionnaire » comme le disent certains marxistes. Comment penser la révolution au Pérou ? Ce sera, estime l'intellectuel péruvien, le résultat d'une

grande convergence entre paysans, ouvriers et peuples indiens¹, donc une révolution originale, enracinée dans l'espace et la culture du Pérou et de l'Amérique latine.

1. Parcours de vie

José Carlos Mariátegui naît le 14 juin 1894 dans une petite ville au sud du Pérou du nom de Moquegua. Il est le sixième enfant d'une famille dominée par le personnage de la mère, María Amalia La Chira. Cette femme, une Métisse de condition très modeste, a perdu ses trois premiers enfants. Le père, Francisco Javier Mariátegui, est le petit fils d'un des leaders libéraux de l'indépendance, mais il disparaît assez rapidement de la vie de José Carlos. La Chira en effet veut soustraire ses enfants à cette influence libérale et elle retourne vivre dans la maison de ses parents à Sayán, une petite ville située aux carrefours des routes commerciales et des hauts plateaux péruviens. Durant sa petite enfance, Mariátegui passe d'innombrables heures dans la cordonnerie de son grand-père à écouter les histoires des voyageurs qui sont souvent de pauvres paysans, des demi-serfs employés par les *latifundios*, ces grandes propriétés des plateaux. Encore enfant, il devient tuberculeux. À huit ans, il se blesse à la jambe gauche, ce qui l'estropie pour la vie.

Du journalisme à l'exil

Plus tard à l'adolescence, Mariátegui aboutit dans les banlieues de Lima. Sans ressources financières et devant l'obligation de soutenir sa famille, il quitte l'école après sa huitième année. À 15 ans, il travaille pour le journal *La Prensa*, où il démontre rapidement ses talents de journaliste. Correcteur, écrivain, éditeur, Mariátegui garde cette profession sa vie durant, ce qui lui permet de gagner son pain, mais aussi d'exprimer ses opinions politiques. À 16 ans, il commence à s'éveiller à la chose sociale. Avec son ami César Falcón, il lance deux journaux qui auront une courte vie, *Nuestra Epoca* et *La Razón*. Ces publications sont sympathiques aux travailleurs, mais n'épousent pas encore le marxisme révolutionnaire. C'est assez cependant

1. Les termes d'« Indiens » et d'« Indigènes » sont ceux employés par Mariátegui et par les autres auteurs de son époque. Nous avons préféré les reprendre ici plutôt que la terminologie utilisée actuellement comme « Autochtones » ou « premières nations ».

pour lui attirer les foudres du dictateur Augusto B. Leguía¹. En octobre 1919, Mariátegui et Falcón sont « gentiment » envoyés en exil². C'est un bien pour un mal, puisque ce passage vers l'Europe le galvanise en l'orientant vers le socialisme. Entre 1919 et 1923, il vit et étudie en France et en Italie principalement. À Paris, il côtoie des intellectuels de gauche renommés comme Romain Rolland, Henri Barbusse et plusieurs autres autour du groupe *Clarté*³. En Italie, il rencontre quelques-uns des grands penseurs, dont Benedetto Croce et Giovanni Papini⁴, qui sont au cœur du monde littéraire et politique italien et européen. Il est sur place au moment de la fondation du Parti communiste italien au congrès de Livourne (1921). Il lit avidement Antonio Gramsci et l'hebdomadaire qu'il dirige, *L'Ordine Nuovo* (L'Ordre nouveau). Gramsci aborde l'actualité dans un style qui donne corps à l'approche volontarisme du marxisme, laquelle est chère à Mariátegui. De retour au Pérou en 1923, le Péruvien affirme son adhésion pleine et entière au marxisme.

Éducateur populaire

Dès sa rentrée, Mariátegui rencontre à Lima le fameux leader étudiant Víctor Raúl Haya de la Torre⁵ qui est en train de mettre en place les universités populaires González Prada⁶, dans le but d'éduquer les travailleurs péruviens. À l'occasion des conférences

1. Leguía est élu président de la république en 1908. Il mène le pays d'une main de fer jusqu'à son renversement en 1930 pour corruption et crimes contre les personnes.
2. Le gouvernement leur donne le titre d'« envoyés spéciaux »!
3. Le groupe *Clarté* anime les discussions intellectuelles dans la gauche française dans les années 1920 et publie une revue qui porte le même nom. Romancier très populaire, Barbusse (1873-1935) rejoint le Parti communiste français en 1923. Romain Rolland (1866-1944) est un écrivain français pacifiste également très connu à l'époque.
4. Intellectuel italien influent, Benedetto Croce (1866-1952) est connu à l'époque comme un pacifiste et un démocrate libéral. Giovanni Papini (1881-1956) est un journaliste et écrivain plutôt de gauche, mais qui évoluera plus tard vers le fascisme.
5. Haya de la Torre sera plus tard le fondateur de l'Alliance populaire révolutionnaire américaine, l'APRA, qui sera la grande formation nationaliste péruvienne tout au long du XX^e siècle.
6. Manuel González Prada (1844-1918) a été un écrivain et militant anarchiste péruvien bien connu à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle.

qu'il prononce, Mariátegui analyse les événements d'un point de vue critique. Il impressionne tout le monde par sa vaste compréhension des grandes tendances qui traversent cette Europe de l'après-guerre. Il devient un des conférenciers les plus populaires. Malgré ce fait, l'université de San Marcos lui refuse un poste prétextant l'absence de titres universitaires. Peu importe, Mariátegui demeure un brillant autodidacte. Il est un intellectuel à contre-courant du monde intellectuel bourgeois de son époque.

De l'Amauta à la construction de projets politiques

En 1924, Mariátegui perd sa jambe droite et est confiné à un fauteuil roulant pour le reste de ses jours. En dépit d'une santé défaillante, il intensifie son action politique. En 1926, il fonde *Amauta*, une revue qui se veut l'avant-garde d'un mouvement intellectuel et spirituel et qui analyse les développements de la scène politique, mais également les domaines de la philosophie, de l'art, de la littérature et de la science. *Amauta* devient un phare pour la gauche intellectuelle au Pérou et partout en Amérique latine. Conscient des limites du projet, Mariátegui fonde en 1928 un journal populaire bimensuel, *Labor*, qui est un peu une sorte d'extension d'*Amauta*, mais qui est davantage tourné vers les milieux ouvriers. Au-delà de ses écrits, Mariátegui s'implique dans la construction de la gauche. En 1928, il fonde le Parti socialiste péruvien et en devient le premier secrétaire général. Il travaille plus tard au développement du syndicalisme et participe à la création, en 1929, de la *Confederación General de Trabajadores del Perú* (CGTP). Ces deux organisations sont explicitement marxistes et activement liées à l'Internationale communiste en Amérique latine. La nature et l'étendue exactes de Mariátegui dans le domaine organisationnel ne sont pas claires, bien que l'on sache qu'il a œuvré à l'organisation de cellules communistes. En tout cas, ses activités sont perçues comme une menace à la sécurité de l'État puisqu'à deux reprises, la dictature de Leguía l'emprisonne.

Repenser le marxisme

À la fin de la décennie, la santé de Mariátegui se détériore. Il veut vivre en Argentine pour profiter d'un climat plus doux et rétablir sa santé tout en continuant son travail politique, mais le projet

ne se réalise pas. Il meurt le 16 avril 1930, à l'âge de 36 ans. L'auteur péruvien laisse derrière lui une quantité impressionnante d'articles, de même que deux livres, dont les fameux *Sept essais d'interprétation de la réalité péruvienne*, qui ont été écrits en 1928. Les *Sept essais* ont un impact considérable. L'analyse décapante de Mariátegui remet bien des choses en question sur l'économie, la terre, les paysans, les Autochtones. Assez rapidement, le bouquin acquiert la réputation d'un ouvrage fondamental marquant le paysage littéraire et politique latino-américain.

Les *Sept essais* et d'autres écrits illustrent le caractère impétueux de Mariátegui. Il ne craint pas d'utiliser une vaste diversité d'expériences de vie et de sources intellectuelles. Il cherche l'histoire que personne ne raconte. Marxiste internationaliste convaincu, il affiche constamment son identité péruvienne et latino-américaine. Il ne veut pas décrocher de la réalité latino-américaine. Comme l'affirme le philosophe chilien Hélio Gallardo, Mariátegui pense « à l'intérieur » de l'Amérique latine¹.

Qu'est-ce que cela veut dire? Pour lui, il faut élucider la réalité péruvienne et latino-américaine à la lumière de la méthode marxiste, mais sans copier des systèmes académiques ou philosophiques importés. Il faut penser, analyser, créer à partir de sa propre réalité. Dans ce sens, il est le précurseur de toute une série de penseurs révolutionnaires qui émergeront plus tard dans le tiers-monde.

À contre-courant

Le défi est grand. En effet, le marxisme de l'époque est confiné à une perspective européocentrique. Il est collé de manière presque mécanique aux théories socialistes européennes, d'où se perpétue une dépendance culturelle. Mariátegui n'accepte pas cela. Il préconise l'enquête. Il affirme la nécessité d'étudier les réalités nationales, les classes nationales, l'économie nationale. Ancré à la réalité latino-américaine, il puise dans les travaux de penseurs péruviens progressistes, mais non marxistes, comme César Antonio Ugarte, Hildebrando Castro Pozo et Abelardo Solís, qui sont les pionniers des études sur l'histoire économique et sur les communautés indien-

1. Hélio Gallardo, *Pensar en America Latina*, Heredia, Editorial de la Universidad Nacional, 1981, p. 18.

nes du Pérou et d'ailleurs en Amérique latine. Il puise aussi de l'inspiration dans les travaux d'indigénistes radicaux qui osent défendre le droit à l'autodétermination des Indiens (une sorte de tabou pour la gauche marxiste), comme Luis E. Valcárcel (un des futurs fondateurs de l'anthropologie péruvienne). Au total, l'analyse de Mariátegui demeure une synthèse fascinante, bien qu'incomplète, de la théorie marxiste avec le nationalisme radical et indigéniste du Pérou. C'est à partir de cette synthèse que plusieurs générations de penseurs et de militants péruviens et latino-américains vont redéfinir leurs analyses.

L'analyse de la réalité indienne est au cœur des contributions les plus originales de Mariátegui. À travers ses travaux, il se rend compte que la culture, l'identité et le statut d'exploités des premières nations des Amériques sont fondamentaux dans un système qui profite aux blancs et aux métis, ouvrant la porte à une radicalisation. De plus, il estime que les racines communautaires léguées par le « communisme » primitif des populations incas rendent les Indiens plus disposés à évoluer vers le socialisme. Il rêve en fait d'une « fusion » entre le socialisme moderne et l'héritage communiste de l'ancienne société péruvienne. Sur cela particulièrement, le marxisme de Mariátegui sort des sentiers battus. On peut dire que cette créativité fait penser à celle de Gramsci, dont la lecture a beaucoup frappé Mariátegui lors de son séjour en Italie.

2. Parcours d'une œuvre

Retraçons maintenant les principales étapes de la création littéraire de Mariátegui.

La crise européenne

Les premiers écrits de Mariátegui proviennent des conférences prononcées de juin 1923 à janvier 1924, dans le cadre des universités populaires González Prada, à Lima. Il explique la crise européenne dans ses diverses dimensions. Pour lui, cette crise est plus ample que celle dont on parle, c'est une crise fondamentale de civilisation, qui déborde par ailleurs du cadre européen. De manière pédagogique et en s'adressant aux participants des milieux populaires, il analyse les causes économiques de la guerre. Il contextualise l'essor du mouvement anticapitaliste qui émerge à travers les

révolutions et les contributions de personnalités comme Vladimir I. Lénine et Rosa Luxemburg. Il affirme la nécessité d'alliances larges permettant aux travailleurs et aux exploités de constituer un « front prolétarien unique ». Plus tard, Mariátegui aborde les débats qui traversent les socialistes européens, notamment la Deuxième Internationale, l'échec des révolutions allemandes et hongroises, de même que le rude parcours de la République des soviets où il observe les tentatives des bolcheviks visant à construire l'alliance des travailleurs et des paysans. Il commente le texte de Lénine *L'État et la révolution*, qui fait grand bruit à l'époque

Dans ses conférences de Lima, Mariátegui ne néglige pas pour autant le processus révolutionnaire en Amérique latine. Il explique sa trajectoire historique de la révolution mexicaine, la centralité dans cette révolution du monde paysan et de la question agraire.

Le travail de Mariátegui s'inscrit dans un contexte politique précis. À l'époque, les forces socialistes sont plutôt dispersées (le premier Parti socialiste a été dissous). L'anarchisme est bien enraciné parmi des cercles ouvriers et étudiants, y compris dans le mouvement syndical. À une échelle plus vaste, le socialisme reste très marginalisé dans un pays où la culture et les médias sont provinciaux et conservateurs. Mariátegui est un peu le premier à tenter d'expliquer les grandes lignes de l'alternative socialiste dans un langage accessible à de grands auditoires. Il parle directement à ses interlocuteurs avec des mots et des formules populaires. Les révolutions en Europe, notamment celle de Russie, deviennent intelligibles et attrayantes pour beaucoup de gens ; ils ne sont pas seulement des « événements » lointains sans rapport avec la réalité nationale. Cela ouvre la porte à une conception internationaliste de la lutte pour la transformation sociale. Sans nécessairement avoir une stratégie bien établie, Mariátegui conçoit son travail de pédagogue comme une contribution à la relance d'un mouvement de gauche au Pérou.

Les contributions de Mariátegui à l'Université populaire ainsi que d'autres textes sont par la suite colligés dans son premier ouvrage, *La escena contemporanea* (publié par les Éditions Minerva en 1925)¹. Dans la préface du bouquin, Mariátegui

1. Sous le titre de *Historia de la crisis mundial: conferencias (años 1923 y 1924)*, l'ouvrage a été réédité en 1971 par les Éditions Biblioteca Amauta dans le cadre des *Ceuvres complètes* de Mariátegui.

affirme « qu'il est impossible d'appréhender en une seule théorie le panorama entier du monde contemporain [...] Nous devons explorer et connaître chaque épisode, facette après facette. Par conséquent, la meilleure méthode pour expliquer et traduire notre temps est peut-être une méthode un peu journalistique et un peu cinématographique¹. »

Dans cet ouvrage, qui compte sept chapitres, le plus intéressant porte sur le fascisme. Il présente Mussolini comme un dangereux fauteur de guerre. En même temps, il se rend compte que le Duce est capable d'attirer les classes moyennes. Il observe l'incapacité de la gauche en Italie à gagner l'adhésion de larges parties des masses. Mariátegui est très critique par rapport à l'incapacité des socialistes européens d'unir leurs forces. Il note ce qu'il qualifie de survie de l'esprit réformiste dans les structures du prolétariat italien, où la gauche ne parvient pas à unifier les forces socialistes. Même situation en France, estime-t-il, où la bureaucratie du Parti socialiste et des syndicats manquent d'esprit révolutionnaire et restent sous la coupe d'orateurs, d'écrivains et d'avocats.

À travers les sections sur la révolution et les intellectuels, Mariátegui rappelle l'apport des écrivains comme Henri Barbusse et Maxime Gorky². Leur rôle est fondamental, estime-t-il, surtout pour ceux qui acceptent leur place dans l'action collective. Ce qui le conduit à critiquer les intellectuels indisciplinés, hostiles à l'organisation, individualistes. Les capacités des intellectuels, affirme-t-il, doivent être mises à contribution.

À la fin de l'ouvrage, Mariátegui aborde la question de l'Orient. Il porte attention particulièrement à l'Inde. Partant d'un personnage comme Gandhi, il prend ses distances avec l'idéologie de la non-violence : si on ne veut pas que l'esprit et l'intelligence soient commandés par la force, il faut mettre la force sous le commandement de l'esprit et de l'intelligence, affirme-t-il. Au total, *La escena contemporánea* offre une vue panoramique et nuancée des forces qui modèlent les événements mondiaux dans cette turbulente période de l'après-guerre.

1. *Ibid.*

2. Gorky, un écrivain russe très proche des cercles révolutionnaires, a fortement influencé l'opinion des populations lettrées en Russie de l'époque.

Amauta, le sage

En 1928, comme évoqué précédemment, Mariátegui lance une nouvelle revue, *Amauta*. C'est le projet de sa vie. À l'image des Barbusse et des Gramsci, il rêve de créer un noyau d'intellectuels de gauche s'inscrivant dans le mouvement ouvrier. D'emblée, il affirme qu'*Amauta* est un « projet historique ». Rapidement, la publication devient un titre de référence en Amérique latine. Le lectorat est attiré par un projet audacieux qui veut toucher à tous les aspects de la vie : politique, artistique, littéraire, scientifique, tout ce qui est « humain », affirme Mariátegui.

Le premier numéro donne le ton avec des extraits d'œuvres littéraires (essais de Luis E. Valcarcel, poèmes de José María Eguren et Alberto Hidalgo, chroniques de Miguel d'Unamuno), des croquis de George Grosz et de José Sabogal, sans oublier un texte de Sigmund Freud ! Bien sûr, l'essentiel de la revue est consacré aux domaines politiques : la question indienne, la révolution mexicaine, la dictature en Espagne. Tout au long des deux années de vie d'*Amauta*, on retrouve un brillant cocktail d'analyses marxistes (Marx, Lénine, etc.) et de contributions d'écrivains et de personnalités politiques et littéraires non marxistes (Haya de la Torre, Luis Alberto Sánchez, José Ortega y Gasset, César Vallejo, Magda Portal, José Vasconcelos, Mariano Azuela), etc. Bien sûr, la revue fait une large place aux écrivains péruviens marxistes (Ravines, Pavletich, Martínez de la Torre, Falcón) et non marxistes (Orrego, Valcarcel, López Albújar, Solís, Basadre).

Alors qu'*Amauta* entame sa deuxième année, Mariátegui décide de lui donner une autre inflexion. Il ajoute une section économique parce que l'économie, dit-il, explique la vie d'un pays mieux que tout, que l'on soit marxiste ou non. Il publie des analyses, des statistiques, des commentaires divers qui essaient de déchiffrer la réalité péruvienne dans ses contradictions. Dans le numéro 10, Mariátegui aborde la fameuse question de la terre (l'article sera plus tard intégré dans les *Sept essais*). Il enquête sur le système des *gamonal* (une sorte de féodalisme). Il entreprend d'écrire sur les résistances autochtones. Plus tard, il infléchit encore plus l'orientation politique. La rupture entre les socialistes et les nationalistes de l'APRA est consommée. « Sur notre bannière est écrit un mot simple et grand : le socialisme. Par cela, nous affirmons notre indépendance abso-

lue par rapport à l'idée du Parti nationaliste qui est un parti petit-bourgeois et démagogique. Notre socialisme en Amérique latine ne sera ni une copie ni une imitation. Il sera une création héroïque. Nous devons donner naissance à un socialisme indo-américain à partir de notre réalité, de notre langage. C'est une mission à laquelle devra se consacrer la nouvelle génération¹. » Dans la lignée de ce texte, *Amauta* commence la publication d'une série d'articles de Mariátegui intitulée « À la défense du marxisme » et qui s'échelonne jusqu'en 1929 (ce sont ces textes qui seront la base de l'ouvrage de Mariátegui portant le même titre). Peu de temps après la mort de Mariátegui en 1930, *Amauta* cesse d'exister.

Les Sept essais

Les *Sept essais* sont de loin le plus important legs de Mariátegui. À partir d'articles parus dans *Amauta*, cet ouvrage aborde un vaste éventail de questions au cœur de sa réflexion : l'évolution économique, la question indienne, la lutte pour la terre, l'éducation publique, le facteur religieux, le régionalisme, la littérature. D'emblée, il affirme qu'il n'est pas un « critique impartial et objectif. Mes jugements se nourrissent de mes idéaux, de mes sentiments, de mes passions. J'ai une ambition déclarée et énergique : celle de concourir à la création du socialisme péruvien ».

Les *Sept essais* proposent une analyse originale des problèmes péruviens à partir d'un marxisme « flexible » ancré sur les conditions péruviennes et nourri de plusieurs influences intellectuelles, celle de Marx et de Lénine bien sûr, mais aussi celle de penseurs de gauche non orthodoxes, notamment George Sorel². Les *Sept essais* fourmillent également de référence aux travaux originaux des González Prada, Castro Pozo, Ugarte, Valcárcel et autres chercheurs péruviens de l'époque. Il utilise abondamment les données fournies par les services statistiques du pays³.

1. José Carlos Mariátegui, « Aniversario y balance », *Amauta*, vol. 3, n° 17, septembre 1928, p. 3.
2. Georges Sorel (1848-1922), philosophe, essayiste et militant français, a eu une œuvre littéraire abondante et éclectique aux confluent du marxisme et de l'anarchisme.
3. Hildebrando Castro Pozo (1890-1945) et César Antonio Ugarte furent des sociologues influents au tournant du siècle au Pérou. Valcárcel (1891-1987)

Les *Sept essais* illustrent le marxisme ouvert de Mariátegui. Avec l'aide d'études et de recherches diverses, il parcourt les grandes étapes de l'histoire économique du pays depuis la conquête : la période de l'économie coloniale, l'économie de la première république, la période du guano et du salpêtre et l'économie contemporaine. Il revient de manière insistante sur l'héritage de l'économie précolombienne et du système « communiste primitif » qui, à l'époque des Incas, a permis d'assurer bien être matériel des masses. Il explique que la destruction de ce système ancien a été remplacée par une économie coloniale de prédation où le premier principe devient le pillage des ressources matérielles du Pérou. Cela conduit à une destruction sans précédent, une sorte de « fin du monde » :

Les conquistadores espagnols détruisirent cette formidable machine de production sans bien sûr pouvoir la remplacer. La société indigène et l'économie inca se décomposèrent et furent complètement anéanties sous le choc de la conquête. Les liens de son unité rompus, la nation se dissolva en communautés dispersées. Le travail indigène cessa de fonctionner de façon organique, la solidarité disparut. Les conquistadores ne s'occupèrent que de se disputer et de se partager le butin de guerre. Ils pillèrent les trésors des temples et des palais ; se répartirent les terres et les hommes sans même se poser la question de leur avenir en tant que forces et moyens de production¹.

Pour Mariátegui, la fin du système colonial et l'avènement de la république ne sont pas une rupture fondamentale. Il voit cette rupture avec l'Espagne comme le résultat de l'expansion capitaliste, et non pas à travers le prisme des idées des Lumières venues de France ou des États-Unis. Le rattachement de l'économie péruvienne à celle de la Grande-Bretagne (au XIX^e siècle) puis aux États-Unis (XX^e siècle) correspond à une restructuration qui inscrit le Pérou comme un maillon du capitalisme mondial. Entre-temps, ce capitalisme « moderne », surtout implanté dans les régions côtières à travers l'agro-industrie et les exploitations minières, est articulé à l'économie féodale et aux vestiges de l'an-

est considéré par plusieurs comme le « père » de l'anthropologie péruvienne et latino-américaine.

1. José Carlos Mariátegui, *Sept essais d'interprétation de la réalité péruvienne*, Paris, Maspéro, 1968, p. 8.

cienne économie communiste inca qui prédomine sur les hauts plateaux. C'est ce qui explique selon lui que l'agriculture demeure sous le régime des latifundia, un régime de nature semi-féodale et où les grands propriétaires terriers ne se sont pas transformés en bourgeoisie capitaliste.

Par la suite, les *Sept essais* abordent la question indienne, ce que Mariátegui appelle la question indigéniste. Le problème, affirme-t-il, est économique et non culturel. L'exclusion des Indiens et leur pauvreté découlent du système de propriété terrienne. Cette situation ne peut changer si ne se transforme pas le système féodal. En fin de compte, estime-t-il, ce seront les Indiens qui changeront cette situation, et non les libéraux et les missionnaires qui veulent « sauver les sauvages ».

Sur le problème crucial de la terre, Mariátegui s'acharne à décoriquer le système terrien en se consacrant à l'étude de sa dimension économique (et non de sa dimension morale dans la tradition de l'évêque Bartolomé de las Casas, le grand défenseur des peuples indiens). Sous le joug espagnol, le féodalisme entrave le développement d'une classe capitaliste moderne. La vieille aristocratie terrienne maintient sa domination et enferme le pays dans une pauvreté affligeante bien plus grave que la situation qui prévalait sous l'Empire inca (*Tawantinsuyu*), lequel réussissait à nourrir dix millions d'habitants. Par la suite avec l'avènement de la république, les féodaux gardent la mainmise sur les *comunidades* (les terres communales des Indiens) malgré le ressentiment et la colère des populations.

En effet, ni la guerre d'indépendance ni la république n'ont attaqué les latifundistes qui sont demeurés la classe dominante sur les hauts plateaux. Le nouvel ordre économique et légal s'est donc développé à l'ombre du féodalisme, d'où sont issues les constructions politiques et étatiques autoritaires. Dans les hauts plateaux, les lois de l'État ne sont pas valides. Tout est sous le contrôle du grand propriétaire. Par contre, la situation évolue différemment dans les zones côtières.

La féodalité des *gamonales* rend inopérant toute loi ou tout règlement visant à protéger l'indigène. Le fermier, le latifundiaire, est un seigneur féodal. La loi écrite est impuissante contre son autorité maintenue par le milieu ambiant et l'habitude. Le travail gratuit

est interdit par la loi et, pourtant, le travail gratuit et même le travail forcé persistent dans les latifundiums¹.

Entre ces deux régimes subsistent des vestiges de l'économie inca. Les communautés reproduisent les anciennes structures basées sur la solidarité communale. À partir de cela, estime-t-il, on peut imaginer une « modernisation » des communes en coopératives et même, éventuellement, en outils de construction du socialisme.

L'une des questions difficiles abordées par Mariátegui est l'articulation entre ces différentes économies. Il ne fait pas de doute sans son esprit que les latifundistes, les grands propriétaires terriens, vivent dans l'illusion et, en réalité, agissent en tant que relais du capitalisme étranger. Le système féodal est lié au capitalisme mondial à travers l'exportation des ressources agricoles et minières. Les rapports internes sont féodaux, mais les relations externes sont capitalistes en raison des mécanismes du marché, ce qui maintient le Pérou dans une situation de dépendance. Dans les zones côtières, les riches régions agricoles produisent pour l'exportation, ce qui est le cas du coton, au lieu de nourrir les populations. Les entreprises britanniques et états-uniennes qui dominent les marchés empêchent donc le développement d'une économie réellement nationale. Changer cette situation exige la nationalisation des ressources.

Dans le quatrième essai, Mariátegui examine les dimensions idéologiques et politiques de l'éducation publique. Il observe la superposition de divers éléments étrangers non adaptés à la situation nationale et liés à des influences externes notamment celles de l'Espagne, de la France et de l'Amérique du Nord, mais où l'héritage espagnol continue de dominer. L'éducation péruvienne, estime-t-il, est détachée de son identité nationale. Des tentatives de réforme ne touchent que quelques élites pendant que la grande masse de la population n'a même pas accès au système primaire. L'université reste sous la truelle de l'oligarchie et de ses partisans pour produire des avocats et d'autres professionnels serviles à la classe dominante pendant que l'éducation pour les masses est totalement inadéquate :

Le problème de l'analphabétisme indigène est presque entier. L'État n'a pas réussi jusqu'à présent à établir des écoles sur tout le territoire de la république. [...] La carrière d'instituteur toujours

1. *Ibid.*, p. 52.

sujette aux vexations et aux pressions des tout-puissants et stupides *gamonales* est une carrière misère. [...] L'école primaire ne rachète pas moralement ni socialement l'Indien. Le premier pas réel vers sa rédemption doit consister en l'abolition de son servage¹.

À la fin de ce chapitre, Mariátegui se permet de rêver d'un nouveau système d'éducation qui pourrait être défini non pas en fonction d'une « modernisation » capitaliste, mais à partir des intérêts des couches prolétariennes.

Dans le cinquième essai, Mariátegui propose une analyse fascinante du « facteur religieux ». Pour lui, il faut se distinguer d'un certain anticléricalisme qui est courant dans les couches urbaines et modernes. Il estime au contraire que la religion est un facteur de développement des sociétés humaines, d'une manière qui anticipe sur la théologie de la libération qui devient populaire en Amérique latine au tournant des années 1970.

La pensée rationaliste du XIX^e siècle prétendait absorber la religion dans la philosophie. Plus réaliste, le pragmatisme a su reconnaître au sentiment religieux la place d'où la philosophie du XVIII^e siècle s'imaginait vaniteusement pouvoir la déloger. [...] L'expérience historique de ces derniers lustres vérifie que les mythes révolutionnaires ou sociaux actuels peuvent s'emparer profondément de la conscience des hommes avec la même plénitude que les anciens mythes religieux².

Dans le sixième essai, l'analyse porte sur le régionalisme et le centralisme. À l'encontre d'une certaine vision modernisante, il ne pense pas que la solution aux problèmes du pays est dans le fédéralisme (la décentralisation). Au contraire, dit-il, la décentralisation peut aggraver la domination des latifundistes, ce qui irait tout à fait à l'encontre des populations paysannes et indiennes.

La décentralisation opérée dans le seul but d'octroyer une autonomie plus ou moins grande aux régions et aux départements augmenterait le pouvoir du *gamonalisme* au détriment d'une solution traduisant les intérêts des masses indigènes³.

1. *Ibid.*, p. 137.

2. *Ibid.*, p. 160.

3. *Ibid.*, p. 166.

Le dernier et le plus long des essais est consacré à ce qu'il qualifie de « procès » de la littérature nationale. Pour la première fois, la littérature péruvienne est discutée d'un point de vue prolétarien et marxiste. Il affirme d'emblée que sa vision des choses est « partisane » :

L'esprit humain est indivisible; pour ma part, je ne me plains pas de cette fatalité, tout au contraire. [...] Je déclare sans scrupule apporter à l'exégèse littéraire toutes mes passions et mes idées politiques [...], mais pour moi, la politique est philosophie et religion¹.

Il met en doute les capacités réelles de cette littérature de nationaliser la culture et de créer une véritable conscience nationale. En même temps, sa position n'est pas seulement confinée à une analyse de classe, d'autant plus qu'il a pu enrichir sa compréhension avec l'aide notamment de l'Italien Croce. Il pense qu'il est nécessaire de préciser que l'esthétisme n'opère pas dans un *vacuum* :

Cela ne veut pas dire que je considère le phénomène littéraire ou artistique de points de vue extra esthétiques, mais que ma conception esthétique se fonde, dans l'intimité de ma conscience avec mes conceptions morales, politiques et religieuses, et que sans cesser d'être une conception purement esthétique, elle ne peut opérer de façon différente ou indépendante².

Tout en adoptant une posture d'ouverture, Mariátegui juge que l'œuvre littéraire au Pérou reste détachée des classes populaires, mais en même temps porte des transformations possibles :

À Lima, ce cosmopolitisme se traduit par l'imitation de décadentismes occidentaux fort corrosifs et par l'adoption de modes anarchiques et « fin de siècle ». Mais sous ce flux précaire, s'annoncent un nouveau sentiment, une nouvelle révélation. Par les chemins universels, océaniques qu'on nous reproche tant, nous nous rapprochons chaque fois plus de nous-mêmes³.

À la défense du marxisme

Au moment où les conditions changent au Pérou, Mariátegui évolue vers une direction plus doctrinaire. À partir de septembre

1. *Ibid.*, p. 187.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 276.

1928, *Amauta* entreprend de publier une série de ses articles dans une rubrique qui s'appelle « À la défense du marxisme ». Il entreprend une critique détaillée des tendances révisionnistes en Europe et défend le marxisme révolutionnaire tel que l'interprètent Lénine et d'autres révolutionnaires contemporains. Cette série se poursuit jusqu'à juin 1929 et sera finalement publiée sous la forme d'un livre après son décès¹.

Il prend également la défense de Georges Sorel qui, dit-il, représente ce qu'il y a de plus dynamique et de révolutionnaire dans la tradition de Marx. Au-delà de Sorel, la révolution russe est l'accomplissement principal du socialisme contemporain, affirme Mariátegui. Selon lui, la qualité principale du socialisme révolutionnaire de Lénine est la rupture avec le déterminisme passif et rigide d'un certain marxisme orthodoxe. Il conteste la vision d'un socialisme apparaissant presque « naturellement » du capitalisme, car il croit que la nouvelle société doit venir de l'action et de la préparation du prolétariat. Il suggère que les principes dialectiques du marxisme ne réduisent pas l'action humaine à une économie mécanique ne tenant pas compte des facteurs psychologiques. En fin de compte, Marx rejoint Freud dans cette vision critique.

Pérouaniser le Pérou

De 1928 à 1929, dans la revue *Mundial*, Mariátegui publie une chronique sur le thème de « pérouaniser le Pérou ». Il aborde à nouveau la question économique, le nationalisme, l'économie coloniale, la politique agraire. À travers ces écrits, il travaille sur la constitution de l'État et de la nation au Pérou. C'est également un appel à développer davantage des enquêtes et des recherches tout en alimentant les travaux des perspectives de Marx, de Lénine et d'autres penseurs marxistes. Mariátegui essaie en fin de compte de réconcilier la nécessité du travail empirique avec un effort créatif de développer la théorie et la philosophie marxiste.

En guise de conclusion

Pour les personnes qui veulent aller plus loin et qui sont hispanophones ou qui se spécialisent sur l'histoire de l'Amérique latine

1. Réédité par Biblioteca Amauta en 1959.

et du Pérou, nous vous recommandons ses œuvres complètes (*Obras completas*), qui comptent 20 tomes dont 16 de la plume même de Mariátegui (les autres sont des commentaires sur son œuvre).

Pour les générations militantes actuelles, cette relecture est importante pour un certain nombre de raisons. D'abord, il y a la réflexion méthodologique de Mariátegui : le marxisme n'est pas « fermé », c'est une œuvre qui évolue. C'était le cas à l'époque de Mariátegui, cela l'est encore plus aujourd'hui. Deuxièmement, la perspective du marxisme n'est pas déterministe. Elle n'accepte pas la vision hégélienne d'une « marche inéluctable de l'histoire » ni une perspective étroitement économiciste, comme si les transformations économiques, inévitablement, allaient mener à la fin du capitalisme. Au contraire, Marx et les marxistes qui l'ont suivi, dont Mariátegui, ont mis de l'avant l'importance d'analyser les conditions spécifiques historiques, les fondations économiques, de même que les facteurs subjectifs, ce que le Péruvien appelle le « volontarisme », et qui repose sur la centralité des luttes populaires. Pour ces raisons et pour bien d'autres, Mariátegui est une source d'inspiration pour les mouvements sociaux et politiques contemporains.

Bibliographie

Œuvres de Mariátegui

Las Obras completas de Mariátegui publiées par les Éditions Amauta, à Lima, comptent 20 tomes :

- Vol. 1 *La escena contemporánea*
- Vol. 2-7 *Ensayos de interpretación de la realidad peruana*
- Vol. 3 *El alma matinal*
- Vol. 4 *La novela y la vida*
- Vol. 5 *Defensa del marxismo*
- Vol. 6 *El artista y la época*
- Vol. 7 *Signos y obras*
- Vol. 8 *Historia de la crisis mundial*
- Vol. 9-10 *Poemas*
- Vol. 11 *Peruanicemos al Perú*
- Vol. 12 *Temas de nuestra América*
- Vol. 13 *Ideología y política*
- Vol. 14 *Temas de educación*
- Vol. 15 *Cartas de Italia*
- Vol. 16-18 *Figuras y aspectos de la vida mundial*
- Vol. 19-20 *Notes et commentaires sur l'œuvre de Mariátegui*

Les 20 tomes sont accessibles sur le site du Parti communiste du Pérou (*Patria Roja*) : <www.patriaraja.org.pe/docs_adic/obras_mariategui/>.

D'autres extraits de son œuvre sont disponibles (en espagnol) en ligne : <<http://mariategui.org/>>; <www.marxists.org/espanol/mariateg/obras.htm>.

En anglais, l'anthologie publiée par Harry E. Vanden et Marc Becker est la plus récente : *José Carlos Mariátegui, An Anthology*, New York, Monthly Review, 2011.

D'autres textes en anglais sont disponibles sur le site : <www.marxists.org/archive/mariateg/works/index.htm>.

En français, l'édition des *Sept essais d'interprétation de la réalité péruvienne* publié par Maspero en 1968 est épuisée. Des extraits des *Sept essais* sont disponibles en ligne : <www.marxists.org/francais/mariategui/works/1928/00/mariategui_1928.htm>

Ouvrages sur Mariátegui

En espagnol

Sicilia, Luis, *José Carlos Mariátegui, un marxismo indígena*, Buenos Aires, Editorial Capital intelectual, 2007.

En anglais

Becker, Marc, *Mariátegui and Latin American Marxist Theory*, Athens, Ohio University Press, 1993.

Vanden, Harry E., *National Marxism in Latin America: Jose Carlos' Mariátegui's Thought and Politics*, Boulder, Lynne Rienner, 1986.

En français

Löwy, Michael, « Le marxisme en Amérique latine. De José Carlos Mariátegui aux zapatistes du Chiapas », *Actuel Marx*, n° 42, octobre 2007.